

Sélection international long métrage Obscurs et troublants visages du désir

Dominique Pellerin

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48599ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, D. (2002). Review of [Sélection international long métrage : obscurs et troublants visages du désir]. *Séquences*, (217), 14–14.



Trouble Every Day, de Claire Denis

30^e FCMM | SÉLECTION INTERNATIONALE LONG MÉTRAGE

Obscurs et troublants visages du désir

Difficile, pour l'organisation du FCMM, de concocter une programmation dont la qualité aurait pu rivaliser avec celle de l'an dernier, tant la programmation de la 29^e édition était d'une indéniable richesse. Devant la Sélection internationale long métrage de fiction de cette édition anniversaire, une imperceptible déception aura donc nécessairement gagné le cinéophile, légèrement étonné devant l'inclusion de certaines productions et plutôt indifférent devant certaines œuvres, telles que le nouvel exercice de style de Jacques Doillon, **Carrément à l'ouest**, passablement inintéressant et laissant une impression de déjà-vu, sinon de redite, ou alors le premier long métrage de la cinéaste argentine Ana Poliak, **The Faith of the Volcano (La fé del volcán)**, sorte de journal poétique évoquant la difficile histoire du peuple argentin, journal certes touchant, mais dont l'absence de trop nombreuses pages soulignait un manque de rigueur au niveau de la composition et suscitait inévitablement la lassitude. Quoi qu'il en soit, encore une fois cette année le FCMM aura su arracher à ses compétiteurs plusieurs valeurs sûres qui ont gagné (à tort ou à raison) la faveur du public, qu'il s'agisse des œuvres québécoise et inuite fortement attendues, le second opus d'André Turpin, **Un crabe dans la tête**, et **Atanarjuat, l'homme rapide**, de Zacharias Kunuk, qui a par ailleurs raflé le Prix spécial du Jury, ou alors de films auréolés du sceau berlinois, cannois ou vénitien : les dernières livraisons des Jacques Rivette, Manuel de Oliveira, Mohsen Makmalbaf, etc.¹

Malgré l'intérêt et l'achèvement de certains de ces longs métrages, comme le très beau et subtil **Je rentre à la maison**, d'Oliveira, les films les plus achevés ou, encore, les plus déroutants de la Sélection internationale étaient attribuables à de jeunes réalisateurs, à des cinéastes encore méconnus ici, tel Michael Haneke, ou encore s'avéraient des films d'auteur plus ou moins accessibles, voire même des films de genre, véritables œuvres d'art, aussi troublantes que visuellement superbes. Témoinnant d'une rare finesse de mise en scène, tantôt d'une étonnante sobriété, tantôt d'une démesure versant dans l'onirisme, ces longs métrages, particulièrement forts et sombres, sondaient, chacun d'une façon bien particulière, les vertiges et vacillements du désir, nécessairement trouble, qu'il s'agisse du désir de fuite ou d'errance d'un individu ou alors d'un désir plus violemment et crûment intime, sensuel, sexuel.

D'un côté, **L'Emploi du temps**, du Français Laurent Cantet, puis **Le Souffle**, de son confrère Damien Odoul. Dans son

deuxième long métrage, fort réussi, Louve d'or au FCMM et Lion d'or à la Mostra de Venise, Cantet trace avec acuité et retenue, non seulement l'errance psychologique et géographique d'un homme qui s'invente un emploi du temps, une vie, mais l'inéluctable paradoxe ou perversité de sa fuite, à la fois libératrice et vouée à l'échec. À mesure que s'accumulent ses mensonges, Vincent, cet homme aussi banal que familier, sombre plus avant dans un délire que son quotidien rend encore plus funeste, plus angoissant. L'errance de David, le jeune héros du **Souffle** qui meurt d'ennui, perdu à la campagne, curieux d'un père qu'il ne connaît pas, à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte, verse au contraire dans le cauchemardesque, à mesure que progresse cette journée fatidique et que s'intensifie le délire provoqué par l'alcool. Pour ce premier long métrage, Odoul opte pour le noir et blanc et pour un symbolisme appuyé qui vient marquer l'alternance entre la vie fantasmée de David et la rudesse du monde campagnard qui l'entoure, jusqu'à ce que le délire atteigne son paroxysme et que survienne le drame final. Si l'esthétisme s'avère par moment un peu lourd, reste une première œuvre, et un personnage, d'une étonnante densité.

D'un autre côté, des œuvres explorant les troublants visages du désir de l'autre : la sourde violence auto-destructrice (sodomasochiste) d'Erika dans **La Pianiste** (voir critique); le fétichisme maladif de Sergio dans **O Fantasma** (voir Les Cinémas du Portugal); l'amour cannibal de Corée et de Shane, dans l'audacieux et combien bouleversant **Trouble Every Day**, de Claire Denis. Choquante pour nombre de spectateurs, cette relecture du film d'horreur témoigne d'un étonnant travail sur l'image, les couleurs, le son, le rythme... Même si l'œuvre appert par moment inaboutie, la photographie est magnifique; les atmosphères, lancinantes; les flous et les silences, magnifiés par la présence des interprètes, prisonniers de cadrages serrés, inquisiteurs. Tandis que se taisent, s'affrontent, se déchirent et se dévorent, littéralement, les différents protagonistes, Claire Denis dessine une véritable métaphore de l'amour fou, brutal, de la passion qui consume tout... Loin d'être obscène, **Trouble Every Day** capte la véritable essence du désir, sa violence intrinsèque.

Dominique Pellerin

¹Plusieurs de ces longs métrages font l'objet d'une critique dans le présent numéro ou d'un commentaire dans l'article consacré à la Mostra de Venise.